

Le Journal de Jean Lambert

(Extraits, suite ¹)

Marseille, 7 juillet [1946], minuit 30.

Le mistral infernal enlève beaucoup à mon plaisir de me retrouver ici. Promenade en mer assez secouée (visite des ports). Puis je vais prendre Ballard aux *Cahiers* et nous allons déjeuner chez Marcou. Ensuite, quelques heures bien agréables dans l'atelier d'Émilienne Milani. Puis je rentre à l'hôtel, si abruti par le vent que, m'étant couché à 8 heures pour me reposer un peu avant de ressortir, je ne me réveille qu'à minuit. Je mange des fruits donnés par É. M. et fais un mot à C.

9 juillet, Paris.

Vu Gide ce matin. Mon retour l'inquiétait, mais je le rassure. Il accepte avec beaucoup de joie notre invitation à la Messuguière pour le mois d'août. Il me lit une note prise hier en relisant un passage du *Traité* (sur une coupure de phrase qui lui paraît maladroite). J'admire sa mémoire : il s'est souvenu que j'étais présent quand il a fait une remarque analogue au sujet d'une chronique de Schlumberger.

1. Voir les nos 148 à 152 du BAAG.

Je retrouve A. à Sèvres-Babylone ; nous allons déjeuner chez Jeanette, puis je l'accompagne à son travail. Je vais dans l'Île visiter l'appartement de la rue Chanoinesse ; mon enchantement est tel que je téléphone aussitôt à Gide pour lui demander de recevoir l'éditeur-proprétaire. Je ne pouvais rêver plus agréable logement. J'écris aussitôt à C. pour lui dire mon enthousiasme (d'autant plus que, d'après les nouvelles apportées par Herbart, nous avions presque renoncé à cet espoir).

12 juillet.

Avant de quitter Paris une fois de plus... je veux laisser trace ici de quelques rencontres agréables : avant-hier avec Marie L. qui fait une nouvelle et aussi peu satisfaisante tentative de portrait de moi ; hier avec les Jouhandeau, chez qui je reste dîner, après avoir dû m'extasier sur leurs volailles qui m'ennuient un peu. M. J. veut me faire lire à mon retour les *Carnets de Don Juan*, où il dit être allé aussi loin que possible ; et Caria se propose et se réjouit d'être la marraine de mon premier-né.

Je vais voir ce matin, rue du Faubourg St-Honoré, le Père Couturier, qui parle d'eux avec beaucoup d'admiration, comme du couple par excellence, parce qu'ils sont mutuellement soucieux de leur âme. Le Père me fait assez grande impression ; un peu gêné qu'il me bénisse, mais c'est sans doute parce qu'il sait que je vais voir Gide en le quittant.

Nous déjeunons, rue Vaneau, dans la chambre attenante à celle de Gide ; fort bien, d'ailleurs, servi par cette folle de Pommier que j'ai autrefois introduite dans la maison. Gide cite quelques anecdotes illustrant l'aptitude de C. à s'accommoder — voire à se réjouir — des contretemps.

Il a été très ému quand je lui ai raconté mes lectures de son œuvre, à la Réserve de Sainte-Genève.

Marcel J. me disait hier que je devrais jouer auprès de lui le rôle d'Eckermann. Mais cela m'ennuie trop de reproduire les conversations, et je n'ai pas une mémoire suffisante. Je veux noter pourtant ce mouvement : pendant le déjeuner, la Pommier vient dire qu'une sœur quêteuse est dans l'entrée. Gide commence par ne vouloir rien donner ; je sors un billet de cinquante francs qu'il arrête au passage en protestant ; il se décide à tirer deux billets de dix francs, puis se ravise et n'en laisse partir qu'un. Il m'explique : « *Je me fais un cœur de pierre.* » Et comme je proteste que cet argent sert sans doute à élever des enfants, il émet des doutes sur la valeur de cette éducation.

22 juillet, Paris.

Décidé avec Gide de partir pour le midi en avion, emmenant Isabelle. Je rencontre chez lui Amrouche, qui me propose de travailler avec lui.

Je lui ai lu *Le Palais d'Armide*. Il digérait péniblement les champignons que la Pommier lui a fait manger au déjeuner et auxquels j'ai échappé.

23 juillet.

Visite à Schlumberger, guilleret et cordial. Il semble heureux de mon mariage. Breitbach, avec qui je déjeune ensuite, et qui me donne une belle vue d'Athènes par Mohr, m'explique d'où vient l'hostilité de Martin du Gard. Il craint que je ne le laisse pas détruire les pages du *Journal* qui le concernent, et qui le font trembler (comme aussi Sch.) depuis des années. Breitbach me dit : « *Dès que Gide sera gravement malade, gardez les papiers ; et ne prévenez pas Sch. ni M. du G. qui arriveront aussitôt avec un papier pour réclamer ces pages. Je suis prêt, s'il le faut, à écrire une protestation publique... Je suis d'ailleurs plus tranquille depuis que je sais que vous serez là.* »

*

26 juillet.

Hier matin chez Gide, pour l'appartement ; puis chez Gallimard pour du fric ; je déjeune avec Coppet, Rivet et divers gouverneurs de colonies. J'aime beaucoup entendre et voir Rivet ; et d'ailleurs reste muet durant tout le repas.

L'après-midi chez Mariano Andreu, où me rejoignent les Jouhandeau qui désirent depuis longtemps visiter la maison. Tout le côté baroque et musée a de quoi séduire un moment Élise — mais elle préfère vite à ces splendeurs inhospitalières la simplicité relative de sa maison.

De nouveau chez Gide où, avec les jeunes B., nous élaborons le plan d'attaque (la veille, visite odieuse au gérant de la rue Chanoinesse). Je rentre avec eux à Neuilly et prépare avec joie mon déménagement.

28 juillet.

J'ai scrupule à tant déranger le vieux Gide, mais comment faire, quand son intervention est indispensable pour l'appartement, pour les places d'avion... Hier matin, nous allons ensemble demander conseil au gérant de la rue Vaneau, puis je le retrouve à la NRF, où il m'avait précédé pour faire le service du *Thésée*. Je lui dis : « *J'ai enfin le mot que nous avons si vainement cherché hier pour faire accepter de l'argent au gérant : c'est le mot "honoraires".* » Il s'esclaffe en le répétant.

Quelle allure jeune, quand il traversait le boulevard St-Germain avant de me rejoindre. J'hésitais à le reconnaître, nu tête, en complet clair, couvrant presque.

Le soir, de nouveau rue Vaneau, essayant de toucher Andrée Viénot pour les places d'avion. Je la vois quelques instants plus tard sur l'écran du Cinéma Montparnasse, présidant une fête sportive quelconque, sûrement heureuse d'être là.

29 juillet, rue Chanoinesse.

La Petite Dame et Gide sortent d'ici, où je campe depuis deux jours ; enchantés tous les deux. Dans le métro, Gide lit attentivement Virgile.

Ce matin, quelques instants avec Green ; il me parle d'un déjeuner avec Gide et C., quand elle avait quinze ans, et me raconte la maladresse qu'il a commise alors.

Hier, dîné chez les Jouhandeau avec les Pères Laval et Couturier. Qu'Élise est contente d'elle-même ! À peine arrivé, elle m'entraîne pour me faire admirer les préparatifs du repas. Et comme je garde mal mon sérieux quand elle se lance dans ses tirades contre l'art moderne, les juifs ou Éluard ! J'admire le sourire contenu du Père Couturier, mais, poussé par Jouhandeau qui l'excite, je m'étrangle de rire sans qu'elle paraisse vexée. Je dis au Père C. : « *Ne pousserez-vous pas Caria à écrire ses "Chroniques" ? Il serait bon d'avoir la contrepartie.* » Les pères partis, elle me raconte sa conversion.

Elle est si naïve, si entière dans son orgueil, si humaine dans ses haines, que je me sens plein d'affection pour elle ; une affection amusée, sensible à tous ses travers, mais certaine. Marcel me confie les *Carnets de Don Juan*.

30 juillet.

Livre extraordinaire et par moments magnifique. Ce que j'aime chez Jouhandeau, c'est que ses passions ne sont pas subies, ou menées, organisées, en vue de l'œuvre d'art, mais spontanées, irrésistibles, et que l'art ne vient que de surcroît (mais leur ajoute beaucoup). Je voudrais recopier des passages admirables, mais me dis que j'aurai le livre un jour.

Il aimerait que je fasse des « *morceaux choisis* » de son œuvre, qui s'y prête en effet à merveille.

2 août, Bruxelles.

Je devrais être à S[ouvincy] — et me voilà dans cette ville laide et sombre, mais si bien achalandée... J'ai trouvé une veste de tweed, grâce

à l'avocat auquel m'avait adressé Gide.

Hier soir, téléphoné longuement à Marcel J. pour lui parler de son livre, qu'A. ira lui porter demain (mon goût des expériences m'a suggéré ce stratagème). Il dit que s'il magnifie tout, il le doit à l'influence des gens qui ont entouré sa jeunesse et pour lesquels toutes choses prenaient ce caractère symbolique, allégorique, quasi sacré. Et comme je lui disais combien un tel livre témoigne de la vanité des passions, puisqu'à chaque fois il s'engage et est toujours déçu, il me répond qu'au fond il n'aura jamais aimé et recherché qu'une forme identique de l'Homme, l'Unique — et que les corps ne servent que de prétexte (de support) à son lyrisme et à son amour.

La Messuguière, 7 août.

Arrivé ici avant-hier avec Gide. En avion jusqu'à Marseille, où Ballard nous attendait pour nous mettre dans la micheline de Cannes ; je n'avais pas voulu le priver de cette occasion de nous rendre service.

Voyage très agréable avec le meilleur des compagnons. Sa gentillesse et sa jeunesse sont infatigables.

Ce matin à Cannes avec C. pour chercher au train Isabelle. Bain vers 9 heures dans une eau tiède, moins agréable que celle de la piscine aux Audides. (Mais le climat des Audides, par la présence d'Herbart, est chargé de nervosité. Seule, la Petite Dame reste sereine.)

Vendredi 9.

Dès notre première nuit, j'ai dit à C. combien j'avais été brusquement saisi, l'autre soir à Bruxelles, en me disant que dans deux semaines je serais marié. Deux choses : peur de perdre ma liberté, peur de ne pas la rendre heureuse ; et je lui ai proposé d'attendre — mais elle dit qu'elle est sûre que nous serons heureux ; et elle qui avait tant de répugnance pour le mariage, c'est elle aujourd'hui qui le désire le plus. Une chose me plaît : la simplicité extrême, presque comique, de la cérémonie.

*

10 août.

Hier au dîner, nous parlions de Flaubert, et Gide me demandait si j'ai beaucoup pratiqué sa *Correspondance*. Je lui dis que je l'ai lue avec une déception croissante. Tant de peines pour cette œuvre qui nous attire si peu aujourd'hui ! Il croit que le climat est pour beaucoup dans cette difficulté à écrire. Je lui dis : « *Mais vous avez travaillé à Cuverville ! — Très mal.* » Et il pense que Flaubert, dans un pays comme celui-ci, aurait produit sans tant d'efforts.

J'avais relu, le matin, dans les *Reisebilder*, les chapitres si méchants sur Platen, qui ne font guère honneur à Heine ; nous parlons du *Journal* de Platen, et Gide le rapproche assez justement de certaines pages de Jouhandeau ; ce qui est plus juste encore en pensant aux *Carnets de Don Juan*.

Après le dîner, Herbart vient me rejoindre au Grand-Pré. J'étais curieux de ce qu'il voulait me dire, qui est ceci : il a su par la Petite Dame que Gide avait été très peiné à la lecture de mes pages sur lui, que j'avais imprudemment laissé subsister dans le manuscrit d'*Adieu...* J'en parle ce matin avec Gide, qui me dit qu'en effet ces pages l'ont gêné dans les circonstances actuelles ; qu'il s'est senti retenu dans son désir d'abandon à mon égard, et qu'il a craint de me voir contrarier le « *retour* » de C. vers lui. Il se souvenait de ce texte, mais non que ce fût moi qui l'avais écrit. Je lui dis que, depuis que je vis près de lui, je regrette de l'avoir écrit, que d'ailleurs il ne doit pas paraître dans le recueil et que je vais essayer de le retirer du volume de pastiches. Il semble tout heureux et me dit, en me prenant la main : « *Alors, je peux me laisser aller avec vous ?* »

12 août.

Il nous a quittés ce matin, un peu moins en forme que ces derniers jours. Nous avons fait tous trois, hier soir, une dernière promenade jusqu'à la chapelle Saint-Jean ; promenade mélancolique. Pour la première fois, comme nous parlions de projets d'hiver, je l'ai senti las de voyager. Il dit : « *L'Inde, la Chine... Il est trop tard...* » Nous étions assis sur le mur bas qui borde la promenade, contemplant le reflet de la lune sur la mer, au delà de Cannes ; je ne voyais pas son visage, mais C. me dit ensuite que ses yeux exprimaient une étrange angoisse. Et ce matin encore, il lui disait (ce que je lui disais hier) que nous n'aurions peut-être plus jamais de rencontres aussi paisibles. À Paris, tout est différent. J'y pensais en l'écoutant lire un fragment de Saint-Évremond et, au retour de la promenade, dans le bureau de la tour, nous raconter la première des *Mille et Une Nuits*.

Je me suis lancé hier dans cette énorme lecture, encouragé par notre décision de rester ici jusqu'au retour à Paris. La maison s'organise, je me réjouis de ce grand mois de liberté. Chaque matin je lis Platon ; j'ai déjà lu *Lysis*, *Charmide* et *Lachès* ; et veux me familiariser un peu mieux avec la littérature grecque, en pensant à un voyage possible en Grèce.

14 août.

Visite de Gérard Philipe, le jeune acteur de *Caligula* et de *L'Idiot*, que j'avais remarqué dans *Sodome et Gomorrhe*, extrêmement sympathique, et sans doute destiné à devenir un grand acteur.

Reçu hier une lettre de Lisa. Je tiens plus à elle que je ne pensais. Elle me dit que, le jour (en 1939 ?) où Thomas lui a parlé de C., elle a prévu notre mariage. Lettre aussi de Thomas qui me demande de le recevoir avec une jeune Irlandaise qu'il vient de découvrir sur un parapet de la Seine.

24 août.

Nous nous sommes mariés le 20, en présence de Simon Bussy et de Thomas (venu avec la jeune et volumineuse Irlandaise). Je ne pouvais souhaiter cérémonie plus simple, moins effrayante. Le passage a été insensible.

Hier, avec C., excellente journée de soleil à Cannes. Je dois malheureusement rentrer demain à Paris pour des difficultés d'appartement.

Mardi 3 septembre.

Remonté quelques jours à Paris pour des difficultés d'appartement ; jours pénibles à tous les égards. Au retour, arrêt à Marseille.

Curieuse impression de reprendre, rue Vaneau, la chambre bleue qui a été la mienne, et de me retrouver seul dans l'appartement (Herbart était à l'autre extrémité).

La tristesse de ces jours ne relève pas de ce cahier.

*

24 septembre.

J'ai grand besoin de m'accrocher à un travail suivi — par exemple à cette révision de l'*Anthologie* pour laquelle Gide me propose de l'aider (il nous a lu excellemment des sonnets de Ronsard). Faute de quoi, je traîne sans aucun profit. Tout contribue à cette errance, mais surtout je manque de lieu où travailler — encore que Marie Laurencin m'ait aménagé un coin de son atelier. Elle a commencé à faire le portrait de C., qui ne promet rien de bon.

Diverses visites, à Toesca, à Aubry — très intéressant sur Conrad ; au Père Couturier, que nous revoyons demain.

27 septembre.

Première, très somptueuse, de *La Symphonie pastorale*. Michèle Morgan était auprès de nous, mais c'est à travers les images de l'écran

que j'ai fini par aimer son visage.

Masque assez fatigué de Jean-Louis Barrault ; je ne reconnais Edwige Feuillère que de profil. Pendant toute la projection, j'entendais Gide renifler derrière nous.

Assez bon film ; pas aussi parfait qu'on l'affirme.

Souigny, 12 octobre.

Admirables journées d'automne ; aussi belles que celles de l'automne 38, au seuil de l'année que je devais passer ici. J'avais alors le cœur plus calme, à peu près épargné encore par la passion... Mais je veux croire que tout est bien.

Sentiment extraordinaire de quiétude après les semaines de Paris si instables et bousculées. Nous faisons avec C. des promenades dans les bois encore verts. Je ne cesse de m'émerveiller qu'elle soit ici avec moi. Je jardine, lis le troisième volume du *Journal de Green*, que celui-ci m'a donné le 2 octobre, le jour de la cérémonie religieuse célébrée par le Père Couturier, et où il nous a servi de témoin. J'éprouve pour lui un très grand attachement ; j'aime cette voix sourde et secrète ; il est un de ceux avec l'intimité doit être aussi difficile que désirable ; mais ce que je voudrais lire de son journal, c'est justement ce qui ne s'y trouve pas.

18 octobre.

Je retrouve à peu près la paix.

*

Reprenant rapidement *Sylvie* pour écrire les dernières lignes de mon étude, je trouve ceci, qui me bouleverse : « *Si j'écrivais un roman, jamais je ne pourrais faire accepter l'histoire d'un cœur épris de deux amours simultanés.* »

Ce roman, peut-être l'écrirai-je un jour ? Ce sera mon histoire.

*

22 octobre.

L'affaire de l'appartement rebondit et fait, hélas, que je dois rentrer à Paris, laissant en plan mes lectures — le Thomas Mann, le livre du Du Bos sur Benjamin Constant, le *Journal* de celui-ci, et surtout ces *Grandes Espérances* que je croyais avoir lues en entier à Henri IV, mais dont je ne connaissais en fait que le début — quittant ce pays dans sa plus belle saison, pour retrouver à Paris les ennuis des démarches, et peut-être aussi la souffrance de certaines rencontres.

C'est Gide qui me répond quand je téléphone au Vaneau ; il se montre très ennuyé d'interrompre un travail dont C. lui a dit qu'il était

bon, mais pourtant me demande de rentrer.

Comme j'étais libre, naguère...

Paris, 27 octobre.

Dimanche calme, délicieux. Je ne serai pas sorti de la journée. C. vient de partir à la recherche de gâteaux, après que je lui ai lu les sept chapitres d'*Anacharsis* (où il faudrait enlever beaucoup de détails inutiles, et alléger le style). Je suis infiniment plus heureux que ne me le laissait espérer la scène de mercredi — un des jours les plus sombres de ma vie — dans la chambre de cet Hôtel de Suède où je désirais loger depuis si longtemps, et qui a failli m'être funeste. Quelle détresse ! et comme je m'étonnais d'être soudain si abandonné par les dieux ! Mais, depuis trois jours, je recommence à croire au bonheur.

Hier, avec C., sa grand'mère et son père, au Théâtre Marigny, excellente présentation des *Fausse Confidences* et de *Baptiste*. Le spectacle le plus français qu'on puisse rêver, et d'une réussite qui réjouit autant les spectateurs qu'elle doit le faire pour les acteurs, pour Barrault surtout, aux rôles multiples et écrasants.

4 novembre.

Tout l'après-midi, une admirable lumière. Je sortais pour me promener vers le Jardin des Plantes, quand j'ai rencontré Thomas que j'accompagne chez lui. Il se prépare à partir en Angleterre et je le trouve dans une « *forme* » que je ne lui ai jamais connue. Je passe ensuite chez Martin du Gard, mais ne le trouve pas ; vais m'asseoir au Luxembourg, muni du nouveau livre de Julien Blanc (le tome 2 de *Seule, la vie*) et de la gazette de la Guilde du Livre qui contient mes pages sur Cabris ; je suis bien amusé de les relire aujourd'hui. Arrêt à la fontaine Médicis, enfin accessible et belle comme jamais sous les feuillages d'automne ; retour par le Bd Saint-Michel et les quais, dans une brume douce et dorée et dans une quiétude d'esprit que je n'espérais plus connaître. Mais je sens mon équilibre revenir un peu plus chaque jour, à mesure que je m'attache à C. davantage et oublie A. un peu plus.

Nous nous entendons merveilleusement, je suis de nouveau plein de confiance et d'espoir.

Le jour de la Toussaint, nous sommes allés voir les Jouhandeau, avant de dîner chez Christiane de Coppet, que nous accompagnons ensuite chez le jeune pianiste hongrois (Géza Anda). Le lendemain, Gide est venu goûter ici. Je lui fais connaître la traduction d'*Hamlet* par Ducis, qui l'amuse beaucoup et dont il lit très drôlement des passages. Il était tout

ému de venir nous voir pour la première fois dans cet appartement que j'espère tenir ferme dès demain.

Souvigny, 8 novembre.

Arrivé ici hier. Ce matin, il neigeait. Passé une partie de l'après-midi à ranger mes lettres dans le meuble refait à cet usage. Je reprends la lecture des *Grandes Espérances* et du *Benjamin Constant* de Du Bos, laissés en plan voilà quinze jours. Je dois écrire une chronique sur le *Journal* de Du Bos pour la *Revue de la France Libre* dont s'occupe Jacques Blum, réapparu de façon très inattendue alors que je venais de classer ses lettres et le considérais un peu comme disparu.

Je veux noter la longue et bonne conversation de mardi avec Martin du Gard, que j'étais allé voir chez lui ; pour la première fois, nous avons parlé l'un et l'autre avec un certain abandon. Il m'a surtout raconté ses souvenirs de Berlin, du Berlin d'avant le nazisme, plein de facilités et de misère, où il a joué pendant près d'un mois, dans l'Institut de Magnus Hirschfeld, le rôle d'un médecin français, confessant les sujets les plus extraordinaires et, parfois, sortant ensuite avec eux. Entraîné par la conversation, il se laisse aller à me donner des détails précis sur les rapports des homosexuels allemands, qu'il semble avoir étudiés avec intérêt. Je lui dis combien mon expérience, de ce côté, a été limitée, pour ne pas dire nulle, tant la crainte régnait au moment de mon séjour.

*

9 novembre.

Avancé très largement la chronique sur Du Bos.

Nous avons parlé avec Martin du Gard du danger que courent les stylistes, de tout sacrifier à l'élégance de la forme — et je me demande s'il ne s'attaquait pas indirectement. Nous étions en tout cas d'accord pour trouver le *Thésée* de Gide agaçant par son écriture si recherchée, dans un texte par ailleurs si rempli de tous les thèmes gidiens, si « *testamentaire* », qu'on l'aurait souhaité parfait.

10 novembre.

Je ne me suis pas aperçu, quand j'écrivais avant-hier sur l'Allemagne, qu'il y avait exactement dix ans que j'y arrivais pour la première fois. C'est l'approche du 11 Novembre qui m'en fait souvenir : j'ai fait ce jour-là les démarches pour mon inscription à l'Université, et c'est en sortant de là sur les Tilleuls que j'ai vu pour la première fois la relève de la garde.

24 novembre, Souvigny.

Ces quinze jours de Paris ont été occupés par les derniers emménagements et la reprise du travail de traduction pour *Rot gegen Rot* [de *Joseph Breitbach*]. Vu, au cinéma, Jovet dans *Un Revenant* et Bette Davis dans *L'Étrangère* ; jeudi soir, au Théâtre des Champs-Élysées, concert de la Pléiade. Pour la première fois je revoyais Élise en public. À la fin du concert, elle me faisait, de l'orchestre, de grands signes d'amitié.

Le même soir, la radio célébrait les soixante-dix-sept ans de Gide — nous seuls n'y avons pas pensé, pas même le lendemain où nous sommes restés assez longtemps avec lui (il nous parlait de l'égoïsme de Du Bos dans ses aspirations à la sainteté). Au moment où nous le quittons, il me retient pour me demander s'il est vrai que j'ai publié en Suisse les pages qu'il m'avait demandé de ne pas publier ; or, il s'agissait en fait des pages de journal sur Cabris. Très heureux que je le rassure. Sur sa table, toute une série de photos récentes faites en Suisse. C. dit : « *Il est pire qu'une actrice.* »

Il nous donne, après travaux d'approche d'Élisabeth, un très joli tableau de Jenny Bussy, qui va merveilleusement dans notre grande pièce. En dépit des ennuis avec la concierge et des rages d'Isabelle (à d'autres moments si mignonne), il fait si bon rue Chanoinesse que je n'ai aucune envie de sortir. J'aime en particulier les soirées devant le feu. Un peu plus tard, couchés au milieu de la pièce sur le matelas où de nouveau nous campons, nous voyons les dernières flammes animer les grosses poutres jaune citron. Je m'attache chaque jour un peu plus à C. Ma joie, ce matin, quand elle m'a confirmé sa venue.

30 novembre.

J'écris ceci dans la chambre d'amis, où nous nous sommes installés (je me rappelle l'hiver 38-39) ; j'écris ceci dans la pénombre, il n'y a pas de courant et je n'allume pas encore les bougies. C. vient de repartir pour Paris, où son père nous avait eu des places pour une représentation du *Roi Lear* avec Laurence Olivier et la troupe anglaise. Je reste ici quelques jours encore pour terminer la traduction de *Rot gegen Rot* et me contenterai de lire la pièce dans le volume acheté à Nice et emporté en Corse en janvier 42.

J'ai achevé de lire le *Benjamin Constant* de Du Bos et achèverai ce soir le *Journal intime*, après quoi je prendrai sans doute le livre de Fabre-Luce sur Constant. Lu aussi *Le Spectateur français* de Marivaux, dont Arland voudrait que je tire des morceaux choisis pour la « *Promenade* » ;

mais j'y prends un intérêt trop faible et trop volontaire.

Tout à fait heureux de nos journées communes, et soudain tout déconcerté de me trouver seul. Il y a vraiment un âge où il faut être deux ; quel bonheur que l'autre soit... elle. Et pourtant, j'ai l'impression de lui témoigner si mal ma tendresse.

3 décembre.

Achévé la traduction, que maintenant je revois. Lu *La Princesse de Clèves* et, hier soir, à haute voix, *Boule de suif*. Quel écart entre ces deux chefs-d'œuvre de la nouvelle ! Le second est exécuté avec tant d'application que plus rien ne reste à faire pour le lecteur ; l'autre, au contraire, où tout n'est exprimé qu'à demi-mot, nous touche à la fois comme une confiance et comme un écho.

Je rapporte de Launois, où je déjeune, un livre sur la censure sous le Premier Empire ; bon complément aux lettres de Napoléon que j'ai lus tous ces soirs, et aux pages des *Nouveaux Lundis* sur Madame de Staël. Je remets à un prochain séjour la lecture du livre de Fabre-Luce et des lettres de Benjamin Constant à sa famille. Je rentre à Paris demain.

Paris, 9 décembre.

Commencé à revoir la traduction avec Breitbach, qui a dîné ici vendredi et nous a invités à dîner hier. J'avais passé l'après-midi avec lui, moitié travaillant, moitié bavardant. Il est enfin terriblement (et douloureusement) amoureux ; son voyage en Allemagne, à la fin de la semaine, doit décider de son bonheur.

*

Marie [*Laurencin*] me dit, tandis que nous attendons le métro : « *J'aime C., pas parce qu'elle est votre femme, ni parce qu'elle est la fille de Gide. Elle me plaît, elle est naturelle, spontanée, et elle a un jugement très sûr.* » Hier, Breitbach me disait qu'il la trouvait très en beauté.

Mardi 17.

Martin du Gard vient goûter ici. Discussions autour de Balzac, qu'il n'aime pas, et que d'ailleurs il connaît mal. Il lui reproche le peu de profondeur de ses personnages ; et comme je lui oppose Vautrin, il dit qu'on pourrait le peindre en quinze lignes. Il critique aussi l'abus de la convention, de l'explication, la lourdeur de la psychologie — et, en face de ces personnages qu'il ne juge pas plus vivants que ceux des dessins de Daumier, il souligne l'autonomie, le caractère d'individus, des personnages de Tolstoï (dont il a été nourri). Et je dois bien lui accorder que les héros de

Balzac n'ont pas grand secret, qu'ils sont souvent plus immuables encore que ceux de Dickens — du Dickens des moindres romans — mais refuse de méconnaître l'intérêt passionnant de certains récits, de *l'histoire*. On s'ennuie bien moins avec Balzac que ne le veut sa légende, sauf avec *Les Paysans*, dont je lisais hier, dans le *Vidocq chez Balzac* de [Léon] Gozlan, que les abonnés du journal qui publiait ce roman réclamaient des coupures et menaçaient de se désabonner.

Je trouve précisément des notes sur Balzac dans les *Pages de Journal* de Gide que publie *L'Arche* (octobre 46).

Samedi.

Le lendemain, au cours du déjeuner, j'ai l'occasion de reparler de Balzac avec Gide. C'est lui qui a poussé Martin du Gard à en lire un ou deux par an. Il juge *Les Paysans* moins ennuyeux que je ne fais, bien moins par exemple que *Le Médecin de campagne*. Après l'avoir quitté, nous rejoignons Élisabeth et la Petite Dame au garde-meubles, pour choisir des objets de la succession Maus. Il y a là un grand Bonnard que je ne parviens pas à admirer beaucoup, et que le Louvre va sans doute acheter. Le soir, Ballet des Arts, sympathiques par l'effort, mais sans résultat très heureux.

*

Hier, chez Élisabeth, déjeuné avec Thomas. Nous sommes à la recherche d'une pièce à monter et je lui demande ses deux traductions de Pouchkine, que Claude Francis doit nous lire ce soir. Je passe ensuite voir [Georges] Poupet, pour parler de traductions possibles (dont celle des *Deutsche Erzähler* de Hofmannstahl).

Jeudi 26 décembre.

C., Inge et Andrée parties au cinéma, je suis seul avec Isabelle qui dort dans la petite chambre. Je viens d'installer le sapin, qu'une stupidité de ma part (impossible d'ouvrir la pièce où nous l'avions déposé) a empêché de garnir hier. Je relis *Il y a quarante ans*, que Mamie Tit m'a donné aujourd'hui, avec une photo d'elle.

Déjeuné au Vaneau. Gide découpe l'oie magnifiquement mais remporte avec prudence les cigarettes et les bonbons qu'il avait apportés en venant déjeuner. Je passe ensuite chez Marie L. qui me donne une poupée pour Isabelle et trois dessins.

*

Souvigny, 31 décembre.

J'ai trente-deux ans. Cela vaut qu'on inaugure un stylo (j'en ai hor-

reur). Le dernier doit dater aussi d'un 31 décembre, j'étais alors à l'Hôtel de la Poste ; tout misérable qu'il était depuis longtemps, je ne pouvais pas m'en défaire.

Adrienne Monnier me disait hier qu'elle n'écrirait jamais ses mémoires, qu'elle manquait pour cela de méchanceté ; je lui ai dit que j'en doutais. Mais surtout, elle assure qu'elle n'écrit pas volontiers, et que tout ce qu'elle a vécu, ce n'a jamais été avec l'idée d'en écrire ensuite. « *Il y a, lui dis-je, ceux qui doivent se forcer pour écrire et ceux qui ne doivent pas se forcer. — Vous ne devez pas être de ceux qui se forcent* », me dit-elle. J'essaye de la détromper ; et il est bien vrai qu'écrire m'ennuie de plus en plus.

Ce matin, longue visite à Gide qui m'avait demandé de venir le voir. Il me confie la première partie de l'*Anthologie*. Je me réjouis de ce travail. Au retour, j'entre à Notre-Dame, non pour me purifier du contact du démon, mais pour voir le vicaire général. Il y avait des choses non réglées depuis le 2 octobre.

*

12, rue Chanoinesse. 7 janvier 1947.

Comme je me sens seul, ici, ce soir ! C. me manque plus que je n'aurais jamais imaginé.

Mercredi 8.

Passé une grande partie de la journée au Vaneau. À mon arrivée, Gide m'entraîne dans sa chambre, où il me dit des choses extrêmement gentilles (à propos de la lettre que je lui avais écrite de Souvigny). Je lui donne la prière d'Elseneur, où il me demande d'inscrire la date et mes initiales. Je travaille ensuite avec l'insupportable Davet et essuye une petite crise de larmes ; déjeune dans un bistrot de la rue de Babylone, puis vais voir Marie Laurencin, enrhumée et vêtue en Bourgeois gentilhomme. Elle me donne plusieurs épreuves de gravures du *Petit Bestiaire* et des *Fêtes galantes*. Je passe prendre la table offerte par la vieille dame Labiche et l'emporte au studio ; bavarde un peu avec Élisabeth, puis nous prenons le thé chez la Petite Dame, qui me signale une note de Grenier sur le *Beau Rôle*. Gide me parle d'un livre de Hermann Hesse dont il conseille beaucoup la lecture — et la traduction [*Le Voyage en Orient*]. Réconciliation avec Davet, à qui je porte une tasse de thé. Conversation sur Weimar, à propos de la *Lotte* de Th. Mann.

Arrêt chez Gallimard pour des questions de traductions de Gide. Puis chez Poupet, où j'ai le plaisir de revoir [*Alexandre*] Toursky. J'accom-

pagne [*Georges*] Poupet chez lui, pour voir le volume (énorme) des conteurs allemands. Viendrais-je jamais à bout d'un tel travail ?

Je note tout cela avec ennui, mais la journée a été intéressante et bonne. Un peu déçu seulement de ne pas trouver de lettre de C. à mon retour.

Vendredi.

Déjeuné hier chez Élisabeth avec Tania Lvov, la petite-fille de Tolstoï, qui rapporte de Cabris des nouvelles désespérées [*de Mme Mayrisch*]. Avec ce pauvre corps déjà inexistant, tout un monde va disparaître, que je regrette de n'avoir pas connu. Ce n'est pas Andrée Viénot qui va le ressusciter.

Nous prenons le café chez la Petite Dame, à qui Martin du Gard vient faire ses adieux avant de partir pour Nice. Il se plaint d'être toujours dérangé par des visiteurs, mais ne se décide pas à les éconduire. Il est très fier que Siegfried ait dit de lui qu'il était un des rares hommes de son âge qui renvoyaient l'ascenseur... Je les quitte pour aller au studio écrire à C. et chercher, en vain, dans le désordre de la bibliothèque, le livre de Hesse. Je vais ensuite chez Corinne [*Bannier*], puis chez le coiffeur, et rentre travailler assez longuement à l'étude sur M[arie] L[*aurencin*].

Ce soir, j'amène à celle-ci [*René*] Lalou, qui veut lui demander d'illustrer un livre pour des bibliophiles américains. Nous la trouvons très enrhumée, dans une ravissante robe de chambre de lainage à carreaux ; non coiffée, sans lunettes, elle ressemble curieusement à Adrienne Monnier. Ses préférences pour le choix d'une œuvre vont à *Ondine*, et surtout aux contes de Perrault. Elle nous dit combien Goya l'a influencée. Elle parle de sa propre renommée avec une tranquillité déconcertante.

Dimanche 12.

Hier soir, j'étais dans la bibliothèque de Gide, quand il est venu m'y rejoindre. Il voulait avoir mon avis sur une lettre que la BBC lui a demandée au sujet de Thomas. Nous parlons ensuite de l'*Anthologie*, dont il me remet la seconde partie. Je lui récite quelques vers de Malherbe qu'il me demande d'ajouter à son choix. Il hésite à donner du Racine, faute de rien trouver d'excellent en dehors des tragédies.

Au moment même où Élisabeth vient me chercher pour dîner, la Petite Dame vient chercher Gide de son côté. Je lui avais donné auparavant le numéro de la *France Libre* contenant mon article sur Du Bos, dont elle m'a dit ce soir qu'elle le trouvait très bon, et Gide aussi.

Je vais ensuite avec Élisabeth au récital Janine Charrat, où je retrouve

avec plaisir la petite Ethery Pagava. Mais le gros succès de la soirée est pour le jeune Jean Guélis, sympathique, beau, qui danse admirablement, même dans *Le Spectre de la Rose*, si périlleux à danser après Nijinsky.

Samedi 18.

Très bonne conversation avec Gide avant son départ pour Genève. Je lui parle de notre projet, si je me lance dans un long travail de traduction, d'aller passer plusieurs semaines à Ascona. Il me conseille de traduire les passages du journal de Hebbel ayant trait à la France, et je lui dis que j'avais eu un moment l'intention de traduire ce journal (avec Thomas). C'est par là qu'il est venu, lui, à l'œuvre de Hebbel, et aussi parce qu'au moment où il a fait jouer son *Œdipe* à Vienne on lui a opposé *Gyges und sein Ring*. Un peu plus tard, il vient me rejoindre chez Élisabeth pour me montrer quelques notes sur Hebbel qu'il vient de retrouver en cherchant sa préface à l'*Anthologie*, et où il a cité précisément la phrase qu'il venait de me dire. Il a au plus haut point (mais je l'ai aussi) la chance de ces sortes de hasards, de ces rencontres de lectures.

Il se plaint de très mal dormir et espère se reposer à Genève. Il y travaillera à la préface et au Kafka que monte Barrault.

J'avais apporté mon article à Laurencin, que je trouve mal portante. J'étais inquiet de son jugement ; mais Suzanne [Moreau] me téléphone qu'elle en est très touchée.

Lundi 27 janvier.

Diverses visites ; Green jeudi, les Jouhandeau samedi. Le reste du temps, je travaille au Vaneau, d'où Gide est absent. Achevé ma chronique sur le *Faust* de Valéry.

Green me surprend beaucoup en m'assurant qu'il travaille sans plan — et qu'il écrit au jour le jour le roman qui paraît déjà dans un hebdomadaire. Quant à Caria, me parlant au téléphone de la conférence d'Artaud, si pénible, et au début de laquelle il a lu des poèmes d'une obscénité déchaînée, elle me dit très paisiblement : « *C'était presque pornographique.* »

J'écris ceci d'une main glacée — et m'arrête. Je déteste l'hiver.

Madame Mayrisch est morte lundi dernier à Cabris. Nous partirons pour Colpach vendredi.

Jeudi 6 février.

De vendredi à dimanche à Colpach, dans cette immense maison qui fait penser au *Château* de Kafka, et où tout fonctionne grâce à des mains

invisibles. Rencontré là-bas Jules Delacre, le fondateur du Théâtre du Marais, et le traducteur de la *Rosalinde* de l'Atelier dont j'ai gardé un si vif souvenir. J'espère bien que nous aurons à travailler ensemble, comme j'espère bien aussi revoir le Luxembourg trop rapidement traversé.

Colpach va devenir une maison de convalescence, et tous ses trésors seront dispersés. J'étais heureux de le connaître une première et dernière fois tel que l'ont connu ceux qui m'en parlaient comme d'un séjour enchanté. Ce n'est certes pas Andrée Viénot qui pourrait continuer la tradition de cette maison, déjà très amoindrie après la mort du maître.

Nous sommes partis là-bas avec la Petite Dame, Élisabeth, Alix, deux Viénot et l'ancienne amie de Jacques Rivière [*Antoinette Morin-Pons*], relieuse d'art, insupportable petite bourgeoise, mais qui lit très bien dans les lignes de la main. Elle nous prédit à tous les deux une longue vie et une union heureuse, et trouve chez moi un mélange à dose égale de sentiment et de sensualité.

*

Dimanche 9 février.

Déjeuné hier avec Gide et Heyd, l'éditeur de Neuchâtel. Projet de séjour, en mars, à Ponte Tresa, tout près de Morcote et de Lugano, où j'étais l'an dernier à pareille époque, pour y travailler à la traduction du *Morgenlandfahrt* de Hesse.

Heyd et sa femme sont venus nous voir ce matin. J'aimerais être édité par lui un jour.

Gide, Élisabeth et Whity viennent fêter ici les quatre-vingt-un ans de la Petite Dame et les deux ans d'Isabelle. Nous dînons au Vaneau et allons tous à la Pagode.

C. est enceinte.

*

Jeudi 13.

Gide est très ému quand je lui annonce la nouvelle. Il m'embrasse avec une maladresse très touchante. Il pense plus que jamais à un séjour à Ponte Tresa. Il a écrit à Hesse pour la traduction.

Dimanche 23 février.

Dimanche solitaire, ce qui ne m'était pas arrivé depuis bien longtemps. C. est partie hier pour Souvigny, où je pense la rejoindre jeudi, et Isabelle est au Vaneau. Je suis grippé depuis plusieurs jours. Il neige, il fait froid. Les Lagrave ont pris ce matin l'avion pour Rio de Janeiro, où ils arriveront demain en plein été. Je n'y pense pas sans quelque mélan-

colie.

Mais Caria, au téléphone, me dit que tout est souffrance en ce monde ; et comme je proteste, elle me parle de cette poule, la plus belle de toutes, qu'hier encore elle caressait et embrassait — et qu'elle a dû tuer (pour la manger).

*

Jeudi 27 février.

Je pars tout à l'heure pour S. Intolérables maux de tête ; de nouveau des névralgies ?

Hier, avec Élisabeth, au Vieux-Colombier, nous avons vu *La Course des Rois* de Thierry Maulnier ; beau texte (quoique trop lourd de souvenirs classiques), mais distribution médiocre.

Avant, Gide, qui me fait manger une étrange pâte de dattes venue de Bagdad, me parle des pages sur l'Île, qu'il trouve décevantes pour le lecteur (parce qu'on attend toujours quelque chose). Mais il me dit qu'il aime la façon dont j'écris.

Souvigny, 5 mars.

Ici depuis jeudi. Un peu de neige, une belle journée, qui nous a permis une longue promenade dans les bois, puis, aujourd'hui, la pluie ruisselle, un étang se forme à nouveau dans le grand pré. Je voulais achever de rentrer le gros tas de bois qui encombre la cour, et me voilà contraint à terminer plutôt ma chronique sur Larbaud.

Gide m'écrit qu'il se réjouit « *immodérément* » du voyage en Suisse. Et moi aussi, mais j'ose à peine croire que rien ne s'y opposera.

Vendredi 7 mars.

Revenu à Paris hier soir, après une attente de trois heures à Lamotte, où j'ai achevé de lire un des volumes des *Beautés de l'histoire des voyages*. (Il s'y trouve une description très précise des licornes, à l'existence desquelles j'ai toujours cru.)

Cet après-midi, vu l'exposition Marguerite Audoux organisée par Jean Loize (la « *géographie* » de cette œuvre s'étend jusqu'à Clémont) : passe ensuite à la NRF, d'où j'apporte les épreuves de sa *Galerie intime* à la Petite Dame, chez qui je goûte avec Élisabeth et Gide. Nous esquissons les projets suisses ; une lettre de Heyd m'apprend que l'hôtel de Ponte Tresa n'est ouvert qu'à Pâques, je propose Ascona dont j'ai gardé un si bon souvenir. Gide se dit fatigué et pressé de partir.

Nous avons des costumes de tissu presque identique ; il approche une de ses manches de la mienne et, avec un de ses sourires savoureux,

dit : « *Le bon goût...* » (Mais pour rien au monde je n'aurais mis, comme il l'a fait, une cravate rouge avec la chemise écossaise verte et un gilet de laine bordeaux...)

Je viens de relire ma chronique sur Larbaud ; trop rapide, mais c'est pour les lecteurs de la *France Libre*.

Un de ces derniers jours, à S., dans ma chambre, j'ai été pris d'une brusque bouffée de tendresse en regardant le portrait de C. Je n'aime plus ne pas l'avoir près de moi.

22 mars, Ascona.

Arrivés ici depuis deux jours ; nous avons eu la chance de pouvoir prendre pension à la Casa Tamaro, mais logeons dans une villa, où Gide, que nous venons d'aller chercher à Locarno, a également une chambre. Hier, par temps radieux, à Lugano et Morcote ; mais C. préfère Ascona, où nous rêvons de nous installer pour l'hiver. Aujourd'hui, il pleut, et j'en profite pour commencer la traduction du *Morgenlandfahrt*. Je lis (ou relis, pour certaines parties) les *Mémoires d'Outre-Tombe*, et C. *La Chartreuse de Parme*.

Mardi 25.

Pluie continue ; ce qui me permet d'avancer dans la traduction, dont Gide a voulu hier matin que je lui lise les premières pages.

Au goûter, il nous récite de grands fragments de Hugo (en roulant les *r* à l'excès), et il chante des airs de *Barbe-Bleue* :

*C'est un coup bien rude,
Rude à recevoir,
Malgré l'habitude
Qu'on en peut avoir...*

Je lui récite le poème de Cocteau *L'Envers et l'endroit*, mais sa vieille hostilité contre Cocteau reparait vite. Il va se remettre à l'*Anthologie*, dont nous avons parlé ce matin.

28 mars.

Hier, en vélo, à Brissago et jusqu'à la frontière italienne avec C. et Heyd, arrivé depuis deux jours. Projet de voyage à Venise pour Pâques.

*

Samedi 29.

Spectacle étrange du lac couvert de brume et très agité.

Achévé de traduire le deuxième chapitre.

La tempête a agité le lac toute la journée. Installés dans la biblio-

thèque du dernier étage, devant une grande baie, nous voyions les deux îles au loin dans la brume comme un tableau de Böcklin. J'ai lu — pour la dernière fois j'espère — devant Gide, C. et Heyd, *Le Hêtre aux Juifs*, qu'ils ont trouvé très beau. Après les précieuses remarques de Gide, je crois que ce texte est arrivé enfin à son point de publication.

Gide reçoit un article de *Combat*, interview de Claudel où celui-ci fulmine à nouveau contre lui, qui s'amuse énormément de tant de sottise méchanceté.

Mardi 1^{er} avril.

Pluie toujours. Gide nous a lu dimanche sa préface à l'*Anthologie*, pages admirables, et qui rendent d'autant plus touchants ses scrupules à les publier. Mais il a toujours eu auprès de lui des amis pour le dissuader de faire paraître. « *Si je les avais écoutés*, dit-il, *je n'aurais jamais rien fait. Mon Immoraliste ne valait rien, mes Nourritures pas davantage...* » Et, avec l'âge, il devient de plus en plus scrupuleux ; mais, pour ces pages, il s'avoue plus capable de les détruire que de les récrire. Après les avoir entendues, je n'ai pu m'opposer qu'à — mais n'ai pu que m'opposer à — celles sur Péguy, terriblement injustes ; les exemples me manquent ici, mais je veux lui montrer que Péguy peut être grand poète. Il reconnaît d'ailleurs qu'il n'a outré son attaque que par agacement des louanges excessives d'un André Rousseaux entre tant d'autres.

4 avril.

Hier, journée radieuse. Nous trouvons une villa à louer. L'après-midi à Ranzo.

Aujourd'hui, il pleut à nouveau, mais nous partons tout à l'heure pour l'Italie.

Ponte Tresa, 8 avril.

Revenus hier soir d'un voyage assez exténuant par Côme, Bergame, Brescia, Vérone, Vicence, Padoue — et Venise. Aucune envie d'en rien dire ici, sinon mon goût de l'Italie et ma joie à l'idée de vivre tout près de ce pays où nous projetons déjà de retourner à Noël. Un des épisodes les plus étranges a été le concert improvisé deux soirs de suite, une fois à l'accordéon, une autre à la guitare, sur la place Saint-Marc, par des garçons qui lançaient l'un après l'autre un chant tout proche de l'Afrique, avec des paroles sans doute extrêmement grossières, à en juger par les rires des auditeurs. Chassés des abords de la basilique par la police, ils sont allés s'agglutiner autour d'une des grandes colonnes du quai. Gide, à

qui nous racontons la scène, nous dit que nous avons sans doute assisté à une scène très rare et pour laquelle il aurait traversé la mer. Nous le retrouvons ici, où il nous avait précédés et où il paraît s'être ennuyé ferme, quoiqu'il y ait écrit une sorte d'histoire baroque (*L'Arbitraire*) qu'il nous a lue ce matin.

Avec Heyd et C., avant le déjeuner, promenade en barque ; et tous les quatre, cet après-midi, en voiture dans la montagne, par de petits villages assez curieux.

Ascona, 13 avril.

Revenus à Ascona, qui nous plaît bien autrement que Ponte Tresa. Avant-hier, nous sommes allés voir Hermann Hesse dans le charmant village de Montagnola ; nous avons trouvé Hesse extrêmement sympathique, fin, cultivé, moins allemand que son œuvre ne le laissait pressentir. Il était très ému que Gide soit venu lui faire une visite. Il a, dans le visage, quelque chose de Jouhandeau (dont des nouvelles de Paris me font craindre qu'il n'ait de nouveaux soucis).

21 avril.

Terminé hier la traduction du *Morgenlandfahrt*, pour laquelle Gide est en train d'écrire une présentation.

Huit journées splendides, qui ne laissent que peu de goût pour le travail. Presque chaque matin sur le lac, nous abordions à une plage déserte où nous nous couchions au soleil. Un autre matin, en voiture dans les Centovalli (le jour de l'anniversaire de C.), Gide disait : « *Quand il fait aussi beau qu'aujourd'hui, j'ai envie d'embrasser tout le monde.* »

Hier, avec les deux Anglaises, visite de la très belle villa de l'île ; retour en voiture par Ronco et Arcegno. Elles nous emmènent aujourd'hui à Lugano.

Samedi 26 avril.

*

J'ai corrigé hier les épreuves d'*Adieu, vive clarté*. Gide, à qui je les ai lus, a aimé le *Bonheur* et la *Lettre*, et m'a donné de bons conseils. Il a lui-même achevé sa préface à ma traduction.

*

Mardi 6 mai, Souvigny.

Les huit jours passés à Paris achèvent de nous donner l'envie d'en partir. Je quitterai sans regrets la rue Chanoinesse, où j'abandonnerai quel-

ques mauvais souvenirs. Maman est très peinée par notre départ en Suisse ; mais c'est assez son habitude de voir d'abord le mauvais côté des choses. Par contre, aucune objection à ce que Gide vienne ici pour quelques jours. La seule possibilité qu'il y en eût m'amuse, quand je pense à tous ceux qui ne rêvent que de l'inviter. C'est lui qui m'a demandé, dimanche, quand il pourrait venir. Il m'a redit aussi qu'il était enchanté de notre voyage.

8 mai.

Gide confirme son arrivée dans la lettre la plus gentille ; et moi, je commence à écrire *L'Homme*.

9 mai.

Je relis *Le Coup de Grâce* ; seule, une femme pouvait écrire avec tant de hardiesse et de retenue. Martin du Gard, à qui j'avais demandé l'adresse de Yourcenar (je l'ai finalement par Breitbach), m'écrit hier qu'il a pour elle « *la plus grande estime* ».

*

Paris, 16 mai 47.

Rentrés hier avec Gide, qui a passé trois jours à Souvigny. Très belle promenade avec lui vers les étangs. Je crois qu'il a aimé le pays (la dédicace qu'il a mise sur le premier volume de ses *Œuvres complètes* laisse espérer d'autres visites) et que l'accrochage avec ma mère a été bon. Il nous a lu, un soir, dans ma bibliothèque, un acte de Marcel Achard. Il se trouvait bien dans cette pièce, où il a un peu travaillé à sa causerie d'Oxford. Nous avons revu ensemble ma traduction du Hesse ; il est content que le texte qu'il a préfacé ne soit pas médiocre.

19 mai.

Déjeuné hier et passé l'après-midi chez la Petite Dame, où je rencontre Madame Sternheim et Annette Kolb (que j'étais allé voir à mon retour de Berlin, mais elle était souffrante et n'avait pu me recevoir). J'aime beaucoup son allure un peu raide, un peu vieille Anglaise ; l'autre Annette devait lui ressembler ; et précisément Madame Sternheim me parle de Meersburg comme d'un lieu admirable et ranime mon désir de connaître cet endroit où Annette von Droste-Hülshof est morte.

*

Jeudi 22 mai.

Hier, pendant que nous parlons d'affaires de traduction, Gide me dit qu'il a ajouté mon nom à ceux des membres du petit comité chargé d'ad-

ministrier son œuvre après sa mort et qui sont Martin du Gard, Schlumberger et le vieux Naville. Je crois qu'il y aura du tirage entre nous pour la publication du *Journal*... Nous décidons que C. partira pour la Suisse dès le mois d'août. Lui et moi irons en Allemagne vers le 16 juin.

Nous allons goûter chez les Jouhandeau, où j'amène Élise à raconter de nouveau son voyage en Italie. Marcel me montre l'*Essai sur moi-même*, enfin paru à Lausanne, et me donne à lire son histoire du coq. Admirables souvenirs d'Élise allant rejoindre Dullin en premières lignes pendant la guerre ; elle se propose sérieusement d'écrire ses mémoires et je l'y pousse de toutes mes forces.

Cet après-midi (après avoir vainement attendu Marie L. qui devait venir), je rends visite à Green dans son nouveau logis de la rue de Varenne. Il parle avec mélancolie de l'Amérique — et du Paris de l'avant-guerre. « *Le passé*, dit-il, *est toujours triste ; et d'autant plus triste qu'il a été plus beau.* » Cela, justement, à propos de Gide, dont il pense qu'il doit connaître, dans ses moments de solitude, de profondes mélancolies. Je lui parlais au contraire de ce goût de la vie, de cette curiosité toujours aussi tendue, de ce refus de renoncer qui m'étonne tellement chez Gide ; et Green se demandait s'il n'était pas plus beau de renoncer.

Jeudi 29, Londres.

Dès notre arrivée, Whity, venue nous attendre dans sa petite voiture, nous fait faire de grands tours dans Hyde Park et Regent's Park ; et, après le dîner, dans le vieux Londres de la Cité, des quais, du Fishmarket. Les rues sont laides, mais les jardins admirables ; et ces petites maisons, si individuelles malgré leur ressemblance, promettent un genre de vie qui me plaît par-dessus tout.

Nous avons passé la journée d'hier dans Londres ; déjeuné chez Peggy R., puis cinéma, dans une grande salle solennelle et laide. Les gens aussi sont laids, mal vêtus ; seuls, les tout jeunes enfants échappent à la laideur future — et cette ravissante maison où nous sommes, à peu près remise des chocs des V1, et prolongée par une grande pelouse comme je rêve d'en faire une un jour à Souvigny quand nous nous y installerons.

Samedi 31 mai.

Avant-hier à Windsor, énorme et peu intéressant (sinon cet hémicycle de vieilles maisons, devant la chapelle, où l'on dit qu'étaient jouées les *Merry Wives*). Quel charme, par contre, dans les vieux bâtiments d'Eton, où les jaquettes alternent si drôlement avec les vestes de sport, et où les

écoliers semblent passer leur temps dans les rues ou sur les terrains de sport.

Hier matin, seul, à Buckingham Palace, à l'heure de la relève de la garde (l'orchestre joue du Franz Lehar), puis à Westminster Abbey. Je rejoins C. à la National Gallery où nous déjeunons avant de voir d'admirables peintures : les Florentins, les Titien, un curieux Dosso, de très beaux Français (Manet surtout, et Chardin, et Renoir) et le Michel-Ange inachevé où se trouvent les deux anges-garçons dont j'ai la reproduction dans ma chambre. Nous nous reposons ensuite dans Hyde Park avant de partir — vainement — à la recherche de Thomas et de retrouver Whity dans ses bureaux du British Council, où une petite « *party* » rassemble des étudiants étrangers. Journées torrides. On rêve de baignades et d'ombre.

Lundi 2 juin.

Samedi matin à Kew Garden, où d'admirables buissons d'azalées. Le soir à Hyde Park, où les orateurs et les couples d'amoureux se partagent notre intérêt.

Hier, en voiture à travers le Sussex, jusqu'à une ravissante propriété qui achève de me dégoûter de la ville. À notre retour, nous trouvons ici le sympathique Henri Bosco qui nous parle de Lourmarin, de Jean Grenier et de Max Jacob. Grenier s'est marié à Lourmarin, dans sa toge de professeur, avec une rose à la main.

Gide et Élisabeth sont arrivés hier soir.

Bateau à Regent's Park.

Mardi.

Avec Thomas, en bateau jusqu'à Richmond, par une chaleur de plus en plus accablante. Au retour, le spectacle grandiose des quais de Londres, aux abords de Westminster.

Mercredi.

Un moment chez les Bussy, où nous retrouvons Gide et amenons Thomas ; puis une voiture qui contient déjà les Bosco nous amène à Covent Garden, pour les très médiocres Sadlers Well's Ballets.

Dimanche 8 juin, Londres.

Nous revenons d'Oxford, où nous sommes partis jeudi matin avec Gide et Madame Bussy, qui ne le lâche pas d'un pas. Il a fait une excellente conférence à Sommerville College ; nous étions tous deux très émus quand la directrice l'a présenté à l'auditoire, composé pour la ma-

jeune partie d'étudiants de français ; il était très ému lui-même en parlant d'Oxford. Nous le retrouvons ensuite dans le salon de la directrice, où il se dit inquiet d'avoir seulement exprimé des banalités ; mais moi qui n'avais pas trouvé tellement excellent son texte quand il nous l'avait lu, je l'ai écouté avec une attention jamais déçue.

Nous logeons (mal) à la Maison Française dirigée par [Henri] Fluchère. Notre séjour à Oxford sera empoisonné par la difficulté de trouver où manger. Ce matin, quelques instants avant de prendre le train, je courais les restaurants en compagnie d'Austin Gill, cherchant en vain quelques sandwiches. Nous rentrons ici avec le sentiment de réintégrer notre maison.

Vendredi après-midi, le professeur d'Entrèves nous guide à travers les collèges et le long de la rivière, jusqu'à la Tamise. C'est un compagnon charmant, italien devenu tout à fait anglais d'aspect et de façons. Nous prenons le thé dans son bureau de Magdalen, en face des vieux bâtiments du moyen-âge et des pelouses qui font mon désespoir.

Hier, à 2 h 30, réception de Gide par l'Université dans un édifice arrondi, le Sheldonian, où les bancs sont en amphithéâtre. Quand tout le corps universitaire est en place, les grandes portes s'ouvrent et Gide apparaît dans la robe rouge et grise qu'il porte à merveille. L'orateur public l'accompagne et prononce en latin un discours à demi humoristique. Puis tous deux s'avancent jusqu'aux pieds du vice-chancelier qui confère à Gide le titre de docteur de l'Université, aux applaudissements très vifs de l'assistance. Gide prend ensuite place non loin de nous. C'est fini pour lui, mais suivent les rites de réception de toute sorte d'étudiants. Nous partons un peu avant la fin. Gide, toujours en toge, traverse Oxford aux côtés de la présidente ; nous l'accompagnons jusqu'au collège, moi sous l'attirail de sa cape, sa veste de laine, son chapeau. Après le thé, nous l'emmenons jusqu'à Worcester pour lui montrer le jardin, mais il est trop tard et le portier nous refuse l'accès. Gide nous dit avec son sourire en coin : « *Il ne sait évidemment pas à qui il a à faire.* » Il nous quitte devant la Maison Française. Je laisse C. se reposer et vais jusqu'à Christ Church, espérant entendre chanter les étudiants ; mais j'arrive trop tard et vais faire une dernière fois le tour au long de la rivière.

Après le dîner, j'assiste, dans les jardins de Lady Margaret Hall, à une représentation de l'*Hippolyte* d'Euripide donnée par les jeunes filles de l'école et quelques garçons ; mais pas un beau visage à regarder, et on gèle. Les filles, en tunique légère, bras et jambes nus, continuent à réciter leur texte où je ne comprends pas grand'chose. J'abandonne d'ailleurs

bien avant la fin. Je me disais, en regardant ces vilains visages des filles, combien l'on comprend l'homosexualité en Angleterre (sans toutefois que j'aie eu le sentiment dont me parlait Gide, que les Anglais soient obsédés par cette question et en parlent sans arrêt ; de sorte que l'honneur qu'on lui a conféré, invraisemblable voilà dix ans, semblerait lui avoir été fait non pas « *malgré* », mais « *à cause de* ». Je lui dis en riant que c'est sa présence qui suscite ces conversations).

Il y a d'ailleurs eu quelques oppositions à son égard. Mais Austin Gill, avec qui j'ai passé une heure avant mon départ, me dit combien, de 1920 à 1935, l'influence de l'œuvre de Gide a été grande en Angleterre, où le fait qu'elle soit si peu traduite s'explique par celui que ses lecteurs connaissent presque tous le français. Nous parlons d'une édition possible des œuvres complètes et de l'importance qu'elle aurait pour le public des non-professionnels, tant de questions qui touchent au plus près l'Angleterre s'y trouvant abordées, sinon tout à fait résolues. J'objecte que des livres comme *Incidences* ou *Divers* risquent d'intéresser peu un lecteur anglais ; mais Gill a raison de remarquer que l'important, ici, c'est la méthode plutôt que son objet. Aussi bien, on va publier toute l'œuvre de Valéry.

Lundi 9 juin.

Vent violent et froid. J'ai, depuis hier, une sorte de névralgie dans l'œil droit, et suis peu réjoui à l'idée de devoir sortir pour retrouver Thomas à la BBC, où d'avoir à improviser m'empoisonne. J'ai tapé ce matin quelques pages destinées au *Figaro littéraire* et que j'appelle : « *Les vaches d'Oxford* ».

Dans les poésies de Housman, C. trouve ces deux vers qu'elle considère comme une bonne épigraphe pour quelque chose que j'écrirais :

*If young hearts were not so clever,
Oh, they would be young for ever.*

Mercredi 11, Paris.

La grève des trains français ne nous a pas empêchés de rentrer hier (j'aurais aimé avoir encore deux jours à Londres où le temps était enfin frais et beau).

Nous étions à peu près seuls dans la *Flèche d'or*, où je donne à Gide les pages sur Oxford. Traversée d'un calme complet, pendant laquelle je dors sur le pont. Une voiture du British Council nous attendait à Calais pour nous ramener à Paris à travers les belles campagnes de Normandie.

Vendredi 13 juin.

À quelques minutes d'intervalle, Gide me donne et la Petite Dame me lit ce qu'ils ont écrit de plus intime : le petit livre que Gide a consacré à sa femme, et que C. avait lu à Ascona, mais sans que son père se décidât à me le laisser lire ; et il me dit, en me le remettant, qu'il est de plus en plus persuadé qu'il peut avoir confiance en moi. Le texte de la Petite Dame, ce sont les *Strophes pour un rossignol*, sorte de rejet lyrique d'*Il y a quarante ans*, qu'elle avait d'abord écrit en vers, sous forme de complainte, avant de leur donner cette forme de prose rythmée et très belle. C'est là le seul lyrisme que j'aime, c'est-à-dire contrôlé par une extrême attention dans le choix des mots. Je dis à la Petite Dame : « *Ce qui me plaît, c'est de vous découvrir si sentimentale, et que vous sachiez si bien le cacher.* »

Elle me parle de *Il y a quarante ans*, qu'elle a tardé longtemps à écrire (attendant premièrement que tous les personnages en fussent morts), puis qu'elle a commencé, pour être interrompue par un voyage en Égypte, et reprendre et mener à bout au cours d'une cure à Bex où elle était avec C.

Samedi 14.

Pierre Herbart, qui dîne ici, nous lit deux courts récits — excellents. On a beau connaître toutes ses possibilités d'égoïsme et de cruauté, on ne résiste pas à son envie de séduire ; surtout, on se sent plein de confiance, sans être même sûr qu'on a raison.

Vendredi 20 juin, Tübingen.

Arrivés ce matin à Strasbourg, où je vais revoir la cathédrale, plus belle encore que je n'en avais souvenir, pendant que Gide rencontre un garçon de sa connaissance (Roger Kempf) et en attendant qu'arrive l'auto qui nous conduit ensuite à Tübingen. Nous traversons — trop vite — de beaux villages de la Forêt Noire. Je ne retrouve pas ce pays sans émotion. Certaines villes, comme Freudenstadt, sont presque entièrement détruites.

Déjeuner à la résidence avec le gouverneur et ses deux adjoints, dans une opulence qui rend encore plus sensible la misère du pays. Du moins, la ville est intacte, toute peuplée d'étudiants en culottes ridiculement courtes.

21 juin.

Revu hier soir, avec la même émotion, la *Dernière Chance* [de *Leopold Linberg*], qu'on donnait chez le gouverneur en présence des mili-

taires et de leurs dames. Contrairement à ce que je pensais d'abord — comptant sur le pouvoir émotif de ce film — il ne serait pas bon, pas malin de le montrer aux Allemands, car comment leur faire admettre que le sauvetage de cette lamentable troupe humaine, la Française, la juive, la petite fille de Galicie, vaille le sacrifice des seuls êtres qui mériteraient de vivre : l'Anglais, le jeune Juif, le prêtre du village tessinois ? Comment n'admiraient-ils pas plutôt la belle allure des soldats allemands qui évoluent en skis — et qui font d'ailleurs leur devoir — et comment leur faire admettre, si elle peut être admise, la primauté de la pitié ? Nietzsche est passé par là, et je suis bien tenté de lui donner raison.

Dimanche 22.

Premier jour de l'été, mais sous la pluie. Déjeuné hier avec le professeur Delay, qui revient de Berlin ; Gide m'apprend qu'il est l'auteur de cette *Cité grise* que j'ai lu avec un peu d'ennui, mais une grande sympathie.

L'après-midi, et après le dîner, je traîne dans le parc de la ville, au long du Neckar, éprouvant plus péniblement ma solitude à chaque rencontre d'amoureux ; puis vais au cinéma, pour un film d'ailleurs ridicule.

Déjeuner chez H.-P. Eydoux, qui a écrit de bons livres sur le Sahara et remplit ici, assez paradoxalement, les fonctions de chef de la police. Il nous emmène sous une grosse pluie à la très belle abbaye de Bebenhausen ; puis, après avoir déposé Gide qui veut dormir (mais surtout ne pas manquer le cinéma), nous allons jusqu'à Haigerloch, où deux églises d'un baroque épanoui et presque charmant. Nous nous arrêtons à l'un des cimetières des victimes d'un camp de travail — une exploitation de schiste qui se trouve de l'autre côté de la route, tout cela dans un vaste paysage dominé par l'éperon où se dresse le vilain château de Hohenzollern.

Le soir, dîner à la résidence. W[idmer] parle de la formation de la constitution wurtembergeoise, et de l'incapacité du gouvernement local de former un ministère. Nous avons vu, à Bebenhausen, la salle de ce parlement d'opérette. Je n'imaginai pas que quinze ans de centralisation rigide aient pu laisser les divers « *pays* » allemands si soucieux de leur autonomie ; ils sont d'ailleurs ravis qu'on la leur retire, débarrassés alors de toute responsabilité.

Mardi 24 juin.

Hier matin, avec René Cheval, que j'ai eu la surprise de retrouver ici où il surveille les programmes de l'université, nous visitons la vieille

ville, le séminaire protestant à la chapelle d'une simplicité ravissante, la maison de Hölderlin, c'est-à-dire les deux pièces où il a vécu, dont l'une, dans la tour, ouvre sur le Neckar — et terminons par la visite de la nouvelle université, très vaste et somptueuse. Nous déjeunons avec le jeune [Dominique] Iehl, le fils de l'ami de Ch.-L. Philippe et de Marguerite Audoux ; il est lecteur à l'université et loge chez des Allemands. Le tableau qu'il nous peint de la misère allemande est moins réjouissant que les peintures officielles. On fait beaucoup, ici — et, je crois, de bonnes choses — pour la vie intellectuelle ; mais les soins de l'esprit ne peuvent pas être les premiers pour un peuple sous-alimenté.

L'après-midi, j'accompagne Gide dans une courte promenade au long du Neckar ; nous parlons du petit livre sur sa femme et des carnets non publiés (il y en a deux, surtout, qui datent d'un séjour en Égypte, et qui semblent assez « *indiscrets* »). Il parle aussi de ses lettres et dit qu'on sera bien surpris de ne rien trouver de ce qu'on attend ; du jour où sa femme a brûlé celles qu'il lui avait écrites, il n'en a plus écrit qui soient vraiment importantes. La seule correspondance amoureuse est avec un gosse de Constantinople, qu'il n'a d'ailleurs jamais vu.

Nous allons au cinéma revoir *Le Revenant* ; et montons, à la sortie, dans l'auto qui nous emmène dîner et coucher à Kressbronn, sur le lac de Constance. Ce matin, avec Baratier, laissant Gide aller déjeuner chez Koenig, nous allons à Meersburg que j'avais tant envie de voir. Admirable village au cœur des vignes. Nous visitons le château (j'en parlerai ailleurs, et des portraits d'Annette, qui semble avoir été très belle). Après le déjeuner, nous nous baignons dans le lac. Gide vient nous retrouver vers cinq heures, très satisfait de sa visite à Koenig. Retour au long du lac et par Rotweil. Dîner chez Baratier, prolongé par une interminable soirée.

Mercredi 25.

Ce matin à Stuttgart, dont le cœur est en ruines. L'après-midi, par un soleil à peine soutenable, je me baigne dans le Neckar.

J'achève de lire *La Peste* de Camus ; livre parfois très beau, mais décevant : je veux dire qu'on attendait davantage. Surtout, on ne peut s'empêcher de penser que, sans Kafka, cette œuvre aurait été autre ; chez combien d'auteurs, aujourd'hui, son passage est perceptible !

Gide aurait grande envie de revoir Berlin. K[oenig] lui offre de l'y conduire en avion ; mais il a grande crainte que les Russes n'en profitent pour le rafler, et du même coup Herbart et Jef Last qui l'accompagne-

raient. Il raconte à ce propos des souvenirs de Russie, de Tiflis notamment, assez extraordinaires.

Il me parle aussi de la naissance de C. (dont il n'a rien dit dans son *Journal*) et se demande ce qu'en sait C. Je lui dis combien elle a été déçue en apprenant que son père n'était pas un assassin, et cette idée le ravit. La Petite Dame a toujours été au courant de tout, a tout favorisé ; Théo, au contraire, en apprenant qu'Élisabeth était enceinte, a passé une nuit dehors, désespéré, autant par jalousie, sans doute, que par une réaction très traditionnelle, très bourgeoise, chez cet homme si « *affranchi* » par ailleurs. Il a énormément souffert aussi des sentiments de la Petite Dame pour Madame Mayrisch.

Jeudi 26.

Visite des serres, du jardin botanique, de la bibliothèque et du musée (art allemand moderne sans beaucoup d'intérêt). En fin de soirée, bain dans le Neckar avec Baratier.

Soirée très agréable au pavillon de chasse du gouverneur.

Samedi.

Hier en voiture à Munich, pour y conduire Gide qu'on accueille avec enthousiasme. Je serais volontiers resté, mais je suis sûr qu'il préfère être seul — avec Jef Last et Herbart — pour s'abandonner plus entièrement aux délices qu'il se promet de cette ville ravagée, où la Pinacothèque n'est plus qu'un monceau de briques, mais où les jambes nues et dorées semblent jaillir des ruines. Et puis je pars tout à l'heure pour Rastatt. Hier soir, dernier bain dans le Neckar, dernières courses dans la ville, ce Tübingen sans passions.

*

Samedi 5 juillet, Paris.

Rentré hier par Mulhouse (à Altkirch, mon compartiment était arrêté juste en face du petit jardin). L'après-midi, à Fribourg, avec Maria [Grossmann] ; mais comme je suis vite lassé par ses bavardages !

À peine revenu à Paris, je ne rêve plus que d'en sortir. Nous partons demain pour Souvigny. La réunion d'hier dans le jardin de la NRF n'est pas faite pour que je regrette Paris.

*

16 juillet.

J'ai enfin reçu des nouvelles de Gide ; je n'en avais plus depuis Munich. Nous devons passer la fin du mois ensemble à Écharçon.

*

Écharçon, 22 juillet.

Nous sommes arrivés ici hier soir, conduite par Philippe Fontaine. Le château, de loin, fait penser au petit Trianon ; de près, on reconnaît une simple copie, d'ailleurs assez récente. Le paysage, devant ma fenêtre, est composé d'arbres superbes. Je commence à « *calibrer* » les textes de l'*Anthologie*. Chaleur totale.

J'ai fait hier le service de presse d'*Adieu, vive clarté*. Gide est venu me chercher pour monter en voiture. Il avait goûté rue Chanoinesse dimanche avec les Grenier, puis dîné avec Enid [*McLeod*] et la Petite Dame. Après les avoir reconduits, nous allons chercher Thomas et passons la soirée dans le petit bal de la Montagne Ste-Geneviève où s'assemblent les plus curieuses et les plus laides déformations de la personnalité. Nous sommes loin, certes, de Lesbos et d'Athènes.

Vendredi.

Chaleurs énormes. Tous les soirs, on attend l'orage. Il y a heureusement la cascade, l'étang et la rivière.

Je compte les vers de l'*Anthologie* et revois les textes sur l'Allemagne ; il est possible d'en former un volume.

Gide travaille à son adaptation du *Procès*, dont il nous lit les premières scènes.

Lundi 28.

Journées torrides. Je me mets dans l'eau à tout moment, mais la pauvre C. ne peut pas faire de même.

*

Lundi 4 août.

Il y a un an, je partais en avion pour le midi avec Gide. Au téléphone, hier matin, il avait l'air tout heureux d'avoir bien travaillé à l'*Anthologie*.

Vendredi à Fontenay pour voir les Grenier. Il y avait là [Pierre] Martino, l'« autre » spécialiste de Stendhal.

Déjeuné hier à Saint-Cloud avec les Leenhardt ; puis je vais chez Breitbach, à qui je lis *Le Jeu d'adresse*, qu'il me conseille d'étendre un peu ; de toute manière, c'est impubliable avant longtemps.

Je lis à C. les fragments de *Fiorenza* traduits en 1939 ; et ai envie de continuer cette traduction.

Souvigny, 15 août.

Achévé de revoir entièrement l'*Anthologie* en marquant les titres ; et copié des pages pour *Allotria* (je suis presque décidé à conserver ce titre).

Que dire de plus ? Je suis heureux.

Paris, 21 août.

Il y a eu un an hier que nous nous sommes mariés. C. est partie ce matin pour Neuchâtel, et Gide m'entraîne ce soir vers Bayonne, chez les Delay.

Miradour, 24 août.

On avait oublié le bruit de la vraie pluie. Elle ruisselle ce matin sur le beau pays vert et gris auquel on a quelque peine à appliquer la qualification de « *midi* ». C'est la Bretagne, c'est parfois la Sologne — ce n'est pas (même, j'imagine, sous le soleil) l'éclatante et rude beauté de la Méditerranée. Mais je me sens bien ici, accueillis par les charmants Delay et par un télégramme de C. me disant qu'elle a fait bon voyage.

Le mien s'est passé seul ; nous n'avions pu avoir de places, Gide et moi, dans le même train, et je suis arrivé à Bayonne quatre heures après lui. Il y avait, dans mon compartiment, une femme de quarante-cinq à cinquante ans qui se rendait à Lourdes et qui, à son réveil, appelait désespérément : « *Jean !... Jean !...* » — alors que j'avais vu son mari quitter le train au départ ; elle ne parvenait plus à se vêtir. J'étais partagé entre la pitié et le dégoût.

Gide raconte au dîner comment le père de Larbaud a commencé sa fortune, à l'instigation de sa femme, Genevoise de tête solide : comme de nombreux Brésiliens et Argentins venaient mourir à Vichy, où les envoyaient leurs médecins lorsqu'ils désespéraient de les guérir, le père Larbaud, alors petit pharmacien, apprit l'art d'embaumer les cadavres et commença ainsi sa fortune ; puis il acheta des terrains qui allaient être expropriés, puis la Source St-Yorre... Gide dit qu'il y avait chez Larbaud un goût très vif de la saleté et de la grossièreté ; qu'il ne s'endormait jamais sans prononcer une certaine phrase composée des mots les plus orduriers de la langue française, et qu'il recherchait les aventures les plus sordides : moyennant quoi il a donné une des œuvres les plus délicates de notre littérature.

Dans sa jeunesse, il a tant dépensé qu'on lui a donné un conseil judiciaire (je ne sais plus si c'est le terme) et qu'au moment de payer les frais de l'héritage, il lui a fallu emprunter.

Pour la première fois, j'entends Gide jouer quelques mesures au piano.

Dimanche 24 août.

Hier à l'Étang Blanc et Hossegor. Je n'avais pas revu l'Atlantique depuis 33 ou 34, et avais complètement perdu la notion de marée. Au retour, panne, qui nous arrête longtemps dans un garage où Gide lit paisiblement Virgile. Il jubilait : « *Pensez donc qu'il aurait pu ne rien arriver !* » Nouvelle panne en montant la côte de Miradour ; il faut pousser, retenir, de sorte que nous arrivons vers minuit.

À la fin du déjeuner, Gide parle longuement de Chopin. « *Je ne crois pas, dit-il, avoir, d'une manière générale, trop de suffisance, mais pour Chopin je suis certain de le jouer tel qu'il l'aurait souhaité ; c'est-à-dire en tenant compte de toutes les indications qu'il a lui-même données.* » Il regrette très vivement de n'avoir pas, au moment où il était le mieux entraîné, fait des conférences avec exemples sur la façon de jouer Chopin. Il estime qu'on le dénature entièrement en insistant sur le pathétique, en introduisant une fausse virtuosité, alors que Chopin est par excellence l'artiste, le constructeur conscient (il le compare à Baudelaire).

Mardi 25.

Déjeuné au château de Rancé, chez un pianiste espagnol élève de Falla ; l'après-midi, Bayonne, Biarritz et St-Jean de Luz, où nous dînons.

Au déjeuner, récits très savoureux sur Francis Jammes.

Promenade sur l'Adour et le Gave de Pau, dans une barque menée par un gamin bronzé et souriant ; un énorme bonhomme rouge et répugnant s'était proposé pour nous conduire, mais tout le monde m'a su gré (à commencer par Gide) d'avoir insisté pour que nous choisissions le garçon. La lumière était une lumière de Loire. Retour en voiture par le village, où nous achetons des sandales.

Paris, vendredi 29.

Rentré avec Gide hier matin. La veille, visite à la famille de Francis Jammes, dans la vieille maison d'Hasparren où son souvenir est entretenu avec une ferveur attendrissante. Nous dînons à Bayonne et quittons à regret les très charmants Delay. Je sens que ce pays me reverra souvent, et Miradour.

Gide était tout déconcerté, à son retour ici, de ne pas trouver Pierre Herbart avec qui il doit aller faire un tour vers Cuverville. Il me disait, pendant que nous déjeunions chez Lipp : « *J'enrage d'autant plus que je me dis que ce sont mes derniers beaux jours ; cette pensée ne m'assombrit pas du tout, mais je voudrais d'autant plus profiter de ce temps qui me reste...* » Je lui réponds : « *Il y a déjà si longtemps que vous avez dit*

la même chose ! » Et je lui rappelle que nous l'attendons en Suisse au printemps.

Dimanche 31 août, rue Chanoinesse.

L'autre soir, pendant que nous dînions avant d'aller revoir *L'Étrangère* (mais nous sommes partis avant la fin), nous avons parlé des biographies. Je croyais que le genre ne l'intéressait pas, mais bien au contraire : il aurait même aimé en écrire. Ce qui le déçoit, c'est qu'on n'y trouve jamais ce qu'on aimerait savoir. Une bonne biographie doit être féroce — sans scrupules. Il en donne comme exemple le *Péguy* de R. Rolland. Mais à tout il préfère les correspondances ; me pousse à lire celle de Rousseau. Il se demande s'il existe une correspondance d'Alain Gerbault (il me voit lire une biographie de Stevenson, et me montre, le lendemain, d'admirables photos de Stevenson aux îles, et aussi de Wilde et de Whitman).

L'après-midi, nous avons parlé du rôle de l'imagination en littérature (parce que je lui avais dit, la veille, que je n'en avais pas). Il me semble que la plus pure imagination prend encore appui sur le réel, que les inventions les plus exubérantes ont pour départ, comme dans le rêve, des éléments vrais. Gide dit qu'il y aurait un essai intéressant à écrire sur ce sujet.

Tous ces derniers jours, j'ai été ému par sa bonté pour moi. Je pense qu'il aura pu aller aujourd'hui à Cuverville. Hier soir, faute d'essence, ils n'étaient pas encore partis. Mais il me disait : « *J'accepte les contretemps avec une facilité qui m'est à moi-même incompréhensible.* »

Cet après-midi, Mariano Andreu me montre les premiers tirages de ses dessins pour le *Thésée*. Je rapporte de chez lui mon portrait. Promenade au Bois. Dans quelques jours, d'autres lacs.

Dimanche 7 septembre, Ascona.

Arrivé hier soir, après quatre très bonnes journées à Neuchâtel. C. se porte à merveille, et me voici mieux disposé à passer ce mois solitaire. Un peu désespéré, hier, dans cette maison vide où les branches de glycine envahissent les chambres ; mais ce gentil pays m'accueillait par un amas de provisions, thé, café, beurre, miel, pain, vin, confitures — disposé devant ma porte par les soins de Madeleine Masson que je vais revoir ce matin du côté du Lido. Je dîne avec elle ce soir.

Je m'ennuyais tant hier après dîner que je suis descendu à la (au ?) « *Grotto Chiodi* » écouter la musique du bal ; mais la joie des autres renforçait ma mélancolie, un peu effacée ce matin par le grand soleil.

Lundi 8.

Journée calme. Ce matin, en bateau jusqu'à la plage, où l'eau était délicieuse. J'ai acheté un sécateur pour couper les branches exubérantes. Écrit à C. et à Enid.

Vais-je savoir bien employer ma solitude ?

10 septembre.

Jardiné, lavé, nagé (à la petite plage qui est en contrebas de la route, et d'où je rapporte du bois d'épaves pour mon feu), mangé, écrit quelques lettres ; vers cinq heures, je vais à Ascona, fais des courses, rencontre Oprecht, m'arrête un moment sur le quai ; rentre, un peu triste.

12 septembre.

Chaque jour, vers deux heures, le vent s'élève, et c'est encore plus beau.

Hier à Lugano, d'où je rapporte l'*Essai sur moi-même* de Jouhandeau et deux chemises. Ce matin, de ma plage, je remonte avec du bois, une serviette et un mouchoir arrachés sans doute à quelque lessive séchant au bord du lac, un jour de grand vent.

15 septembre.

Énorme promenade, hier, en compagnie de Franz Pfeifer, jusqu'à Purera ; douches sous la cascade et sieste au soleil. Admirable vue de Ronco, et les premières lignes de l'Italie. Nous revenons un peu ivres de Nostrano. L'été semble ne vouloir pas finir.

22 septembre.

Une des plus radieuses journées — mais je me traîne ici, tout plein de contusions à la suite d'une chute de vélo faite hier du côté de Magadino, sur l'autre bord du lac. Je reste dîner chez Franz et bois si honteusement de la grappa que je suis incapable de revenir jusqu'à la villa. Pour la troisième fois, je goûte sur la petite terrasse de Ranzo (salami) et Nostrano, qui n'est peut-être pas entièrement étranger à la chute. Pendant que je me lave à un filet d'eau, la vieille et ses raisins (je raconte cela à C.).

À mesure que sa « délivrance » approche, je suis plus inquiet. On lui annonce un gros enfant. Il va être temps de me redire le proverbe allemand qui me laissait rêveur autrefois : « *Vater werden, das ist nicht schwer ; Vater sein, dagegen sehr...* [*Devenir père, ce n'est pas difficile ; l'être, en revanche, très...*] »

J'enrage de ne pouvoir me baigner ; mais vraiment, je ne peux pas. Et j'entends les cris de plaisir des nageurs...

24 septembre.

Il pleut — et la pluie au Tessin, on sait ce que cela veut dire.

Je me lance dans le travail du scénario ; je m'attends à y faire les pires sottises ; mais il y a quelques images autour desquelles je vois les autres se grouper, et qui me servent de points d'appui.

Je commence aussi à prendre des notes pour cet *Essai sur l'imagination* que, dans sa lettre d'hier, Gide me pousse à écrire.

*

Mercredi 1^{er} octobre.

Bien travaillé ces derniers jours. J'ai achevé de taper le 1^{er} acte de *Fiorenza* — et je reçois ce matin une lettre de Thomas Mann me disant son accord pour cette traduction ; et j'ai largement avancé dans le scénario, tout en laissant certains points incertains (cela dépendra du metteur en scène). Terminé aussi les quelques pages que je me suis amusé à écrire sous le titre de *Journal du Lézard*.

Je lis avec ravissement l'*Orphée* de Supervielle ; et, après le Lawrence (lu d'un trait), un volume de nouvelles de Rosamund Lehmann. Et je me suis plongé dans l'énorme livre de Joachim Maas, très beau, que m'a prêté Hesse.

Seules, les soirées sont un peu pénibles.

Jeudi 16 octobre 47, Neuchâtel.

Nicolas est né ce matin à 3 heures, sans trop de souffrances pour C. Il est grand, gros ; il paraît qu'il a de grands yeux bleus.

29 octobre.

Gide, Élisabeth et Isabelle arrivent demain ; et je pars demain pour Paris et peut-être Munich.

Hier, par une admirable journée d'automne, nous sommes allés déjeuner à Valangin ; puis, par La Chaux-de-Fonds, nous sommes montés jusqu'à La Brévine, le lieu de *La Symphonie pastorale* (où fut écrit *Paludes*). Le soir, je lis à haute voix les pages du *Grain* où Gide parle de son hiver là-haut et de son séjour à Neuchâtel. « *J'y ai passé, dit-il à peu près (à Neuchâtel), un des plus heureux temps de ma vie* » ; et je suis bien près de le redire à mon tour, si j'oublie les inquiétudes que me donnait l'approche de l'accouchement. Je trouve cette petite ville ravissante, et je l'aime : j'y ai des amis parfaits, et c'est là qu'est né mon fils.

Fait la connaissance de Denis de Rougemont.

Dimanche 2 novembre, Souvigny.

Avec quelle peine j'ai quitté Neuchâtel ! J'écris aujourd'hui à C. que j'avais le sentiment d'émigrer très loin pour rapporter une fortune (ce qui ne sera pas tout à fait le cas). J'ai laissé là-bas ce qui m'est le plus cher ; où que j'aille maintenant, plus jamais je n'y serai tout entier.

Hier, au cimetière, devant la tombe de grand'mère, je me disais : Il a fallu cette vieille femme pour qu'un petit enfant naisse au bord du lac de Neuchâtel...

« *Depuis que je t'aime, dit l'Ondine de Giraudoux, ma solitude commence à deux pas de toi.* »

Paris, 14 novembre.

Gide a reçu hier le prix Nobel. Je me trouvais par grand hasard à la NRF, où Marcel Jouhandeau signait son service de presse en face de Rouveyre, quand on me l'a appris. Jouhandeau m'écrivit aujourd'hui : « *Tu le savais — pourquoi ne pas me l'avoir dit ?* » — mais je ne l'ai su qu'ensuite. J'avais déjeuné le matin avec Marie Laurencin.

Je profite de ce qu'Herbart téléphone à Gide pour parler à C., qui tousse beaucoup. Elle rejoindra Ascona demain — et moi dès les premiers jours de la semaine prochaine, renonçant à attendre les papiers pour la zone américaine et remettant le voyage en Allemagne en janvier.

Lundi 17 novembre.

Hier, au Petit Palais les « *Trésors des Musées de Vienne* », puis *Le Procès* au Marigny. Je suis déçu par la pièce, où Barrault lui-même ne restitue absolument pas le personnage de Kafka. Et puis, je n'aime pas un théâtre où la machinerie occupe tant de place.

Déjeuné aujourd'hui avec les Delay. Je vais passer ensuite une heure avec Green, toujours aussi calme et serein, qui me pousse à traduire le journal de Hawthorne. Personne ne me donne une pareille impression de paix — sinon Martin du Gard, que je vois ensuite avec le plus grand plaisir. Nous parlons du rôle de l'imagination dans la création des personnages ; il trouve que les romanciers actuels en manquent singulièrement, et que surtout ils se pressent trop d'écrire, avant d'avoir laissé leurs créatures gagner lentement de la consistance. Il me parle du *Taciturne*, de l'excellente impression que lui avaient faite les représentations de Stockholm, où la beauté du garçon était telle que toute la salle comprenait, approuvait Thierry. À Paris, l'acteur était tel que l'amour de Thierry devenait ridicule. Je lui raconte le sujet du *Coup de Grâce*, qu'il trouve très beau mais croit impossible à faire accepter par un public de cinéma.

Mardi 18.

Hier soir, à l'Alhambra, excellents Ballets de Monte-Carlo, *Constantia* (sur du Chopin), *Les Biches* et *La Fille mal gardée*. Je fais un mot à Marie Laurencin pour lui dire mon ravissement devant *Les Biches*, pour lesquelles on a fidèlement repris ses costumes et son décor. Très bons danseurs, une troupe bien réglée — un excellent spectacle.

Une heure plus tôt, au téléphone, Marie me disait : « *Une dame est venue m'interviewer, je n'ai pu parler que de Catherine...* »

Déjeuné avec Thomas, peu pressé de regagner l'Angleterre. Il m'a paru en assez bonne forme ; toujours amoureux de la même femme, depuis des mois déjà et, me semble-t-il, heureux de leurs rapports. Moi, demain, je serai à Ascona.

(À suivre.)